

Sentier battu

Jan Steenhuis

*En la marche de notre exil, pleurant à
l'heure splendide l'avenir dans le berceau
de nos mains esclaves, nous trahissons.
Tandis que vers le haut s'offre l'amour
rêveur, qu'au fond redescend l'inquiet,
nu se retrouve le porteur du masque qui
fait face au vent:
– Qu'y feras-tu, éperdu dont l'oeil rit?
– Du songe des choses, rien ne reste.
C'est de l'instant sur ton vide que le
voile parfois perle. Je mesure l'effrayant
à trop l'entrevoir.*

Au-dessus du village de Purmerand est une bute. Au-delà de cette bute, la montagne. On accède à la montagne depuis le village par un sentier qui s'appelle le chemin des Fontaines, nom qu'il doit aux nombreuses sources qui le jalonnent. L'eau de l'une de ces sources s'écoule par une entaille de la paroi pratiquée à la pioche dans une vasque sculptée dans le roc. L'ensemble de cette vasque, de cette entaille et de l'eau qui s'en écoule porte le nom de fontaine de l'Eau-Vive et est située au bord de ce chemin. Elle en abreuve le passant, et déverse son trop-plein vers la rivière, puis le village.

Purmerand avait été réputé autrefois pour la prospérité de son marché. Les victuailles abondaient en ce temps sur les étalages, la foule déferlait et toute la place n'était que cris, coloris et cohue. Puis, d'une façon aussi irrévocable qu'imperceptible, il amorça son déclin: on préféra se rendre au marché de la ville, et celui de Purmerand se réduisit à l'ombre de lui-même. Cet état de fait donna lieu à de nombreuses spéculations. On se trouva nostalgique, et l'on chercha à comprendre les raisons du dépérissement de ce qui avait fait la fierté du village. Une hypothèse était qu'à l'origine de sa régression se trouvait la baisse de fréquentation du marché. Mais à cette idée, très intéressante au premier abord, fut répondu qu'il n'aurait pas été déserté s'il était demeuré plus florissant. On réalisa que tout n'était pas simple. On fit d'autres tentatives pour comprendre le phénomène, mais parmi tout ce qui fut affirmé, rien ne se trouva de convaincant. On dut ainsi se borner à constater que, pour une raison totalement inconnue, la place du marché de Purmerand n'était plus occupée, en guise de vestige des temps anciens, que par cinq marchands. Leur spectacle était des plus insolites.

Quatre d'entre eux étaient situés dans les angles de la place. Dans le premier, celui du Nord-Est, on trouvait sur le comptoir les empilements d'une unique sorte de galette sans levain entre lesquelles

on pouvait distinguer, moyennant quelque effort, cachée, blanchie par la farine, la face tortueuse de leur fabricant. Au Nord-Ouest se trouvait un homme taciturne, au visage raviné, que semblait perpétuellement ronger quelque remord. Il vendait les blocs transparents d'un cristal blanc: c'était le marchand de sel. Dans l'angle Sud-Est, ensuite, trônait un énorme tonneau de vin à la chantepleure duquel on venait remplir son litron. On faisait le service soi-même, car l'état du marchand empêchait celui-ci de faire correctement son office: on le trouvait généralement étalé sur le comptoir le matin, sur le pavé dès midi. Personne ne se souciait, été comme hiver, et quel que soit le temps, de l'y voir ainsi étendu, car il était de notoriété publique que cet homme avait depuis longtemps perdu la sensation du froid. Finalement, le Sud-Ouest était investi par un être trapu, au teint rougeaud, qui, par son caractère particulièrement criard, contrastait singulièrement avec la discrétion de ses confrères: il passait le plus clair de son temps assis sur un énorme entassement d'oignons, proférait toutes sortes de vociférations à l'encontre des rares passants, et lançait parfois sa marchandise dans leur direction lorsqu'ils commettaient l'imprudence de s'approcher de trop près.

Quant au cinquième marchand, il était situé au centre de la place. À première vue, il s'agissait d'une sorte de fripier, ou un marchand de couvertures, ou de textiles. Il n'était pas immédiatement identifiable ce dont il était le vendeur. S'étant approché, on constatait que ce qui était disposé pêle-mêle sur le comptoir n'étaient autres que des tapis. On en soulevait un, et l'on était surpris par la finesse de la décoration: elle représentait, dans un subtil contraste de rouge et de couleurs sombres, un enchevêtrement de palmettes, de rameaux fleuris, et de couples

d'oiseaux assortis. On en saisissait un autre, et on découvrait cette fois dans un alliage de teintes pastel, de bleu, de rouge brique et d'ivoire, la composition de corolles effrangées dans un entrelac d'arabesques et de sarments. Le connaisseur eût reconnu, d'un genre appelé *Harāt*, deux tapis à décor floral d'une magnifique facture, tels qu'on eût pu en trouver dans le Nord-Est de la Perse. Alors, intrigué par la présence de telles merveilles en un lieu aussi inattendu, on investiguait, et l'on se rendait compte que chaque tapis de ce marché était une œuvre d'art.

Pour apprécier la beauté d'un tapis, il faut le regarder à l'endroit. Pour en apprécier la qualité, il convient de le retourner. Ce faisant, on constatait que ceux de Purmerand étaient d'un noeud remarquable: turc lorsque le tapis était de style géométrique, persan quand il était de style floral, parfois espagnol, il était toujours dense. Jamais frauduleux. Ce détail n'était pas à négliger, car il signifiait que l'artisan travaillait dans les règles d'un art ancestral, et avait l'amour de la belle ouvrage. Issus d'une tradition développée au fil des siècles, ces tapis provenaient tous d'un métier vertical.

Différents types étaient visibles. On trouvait des tapis dont les motifs étaient tous semblables, répartis en rangées ou en diagonales; répétés à l'infini, ils formaient des grilles ou des volutes. D'autres présentaient un élément central, qui dominait sur ceux qui gravitaient autour. Ce centre était le médaillon. Il pouvait être circulaire, ogival ou étoilé. On le trouvait parfois aussi résolument polygonal. Ces tapis avaient la particularité que, depuis quelque point de vue que ce soit, leur dessin demeurait invariant. On remarquait alors que ceci n'était pas systématiquement le cas: certains se développaient autour d'un axe de symétrie. Il s'agissait là des tapis de prière, et leur schéma était *orienté*. Cet axe était le sens du tapis. On parvenait grâce à ce sens à le disposer en direction de l'Orient, le symbole de la vie et de la lumière.

Face à tant de splendeur étalée, une question affleurerait l'esprit: le marchand était-il bien conscient du trésor dont il était le détenteur? En persan, le tapis est appelé *ghali*, ce qui signifie «*que l'on foule aux pieds*». En ce qui concerne ceux de Purmerand, c'était effectivement au pied de la lettre que cette dénomination était à prendre: empoussiérés; repliés; ballotés; posés en vrac; entassés; bradés, ils n'étaient guère manipulés avec plus d'attention par leur propriétaire que ne l'eussent été de malheureuses paillasses. Face à cela, on pouvait être tenté, pour se rassurer, de se ménager un doute. On pouvait essayer de se convaincre que le marchand ne pouvait pas ne pas savoir ce qu'il faisait, et que ce que l'on voyait ne faisait que ressembler à un mauvais traitement tout au plus superficiel. On pouvait suggérer que malgré les apparences trompeuses, un profond lien, presque d'amour, l'unissait en réalité à ses tapis. Tout cela, on se l'eût dit à tort. Comme nous le verrons, seuls l'inconscience et le total aveuglement dictaient l'action irrémédiable de cet individu. Connu dans la région sous le nom de Pautrel, il réunissait un grand nombre des qualités qui font la définition du triste sire; le présent récit relate le jour très particulier où, contre toute attente, personne ne le vit paraître sur la place du marché du village de Purmerand.

En cette matinée d'été, sur le chemin des Fontaines marchait à la lisière du bois une femme. Jeune, elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Ses cheveux, qui avaient la couleur noire de ses yeux, étaient longs et attachés. Elle avait l'air grave, intelligent et la beauté sombre des femmes du Sud. Son visage présentait une balafre. Mounia était son nom; elle se rendait à la bergerie en quête de la laine pour la semaine. Elle se devait de la choisir consciencieusement, car l'ouvrage

nécessitait la laine la plus robuste, celle qui pousse sur les épaules de la bête. Ce sera elle-même qui la découpera, et ce travail minutieux lui prendra la journée. La matinée était déjà avancée, et il faisait chaud. Si bien qu'arrivée à la hauteur de la fontaine de l'Eau-Vive, elle s'y arrêta. Après s'être désaltérée, elle trempa ses manches dans le bassin, puis s'en appliqua délicatement le tissu sur le visage. La fraîcheur la soulagea.

– Je n'y parviens pas, dit une voix.

Mounia eut une réaction de surprise. Elle ne s'attendait pas à se trouver en la présence de quelqu'un. Elle détourna la tête de la fontaine sur laquelle elle était penchée et vit, accroupi sur une grosse pierre, un homme hirsute, à l'âge inestimable, peut-être jeune, dont l'état famélique se laissait entrevoir par les lambeaux dont il était vêtu. Il était en train d'enrouler une toile, et portait sur l'épaule un merle blanc qui semblait apprivoisé. Il était connu dans la région, et n'y était guère apprécié: il couchait dehors. On le suspectait de vagabondage, présomption sur laquelle on l'avait déjà écroué à quelques reprises. Mais à chaque fois, faute de preuve, on se voyait contraint de le relaxer.

– Jonas l'Insensé, ce n'est que toi, dit Mounia. Tu m'as fait peur. À quoi ne parviens-tu pas?

– À trouver le mouton.

– Il y a longtemps qu'on ne te voit plus au village.

– J'ai trouvé l'air froid de sa geôle un peu revêche. Je préfère de loin l'air frais de la montagne.

– Comme je comprends bien. Elle se pencha à nouveau sur la fontaine, et ajouta: serais-tu devenu pâtre?

Il eut un rire joyeux.

– Devenir pâtre, que cela signifie-t-il? Pâtre n'est qu'un mot, et devenir est incertain. Un jour je ne serai rien. Mais pour l'instant, je ne

suis que transparent.

Mounia, qui était accoutumée au style parfois un peu énigmatique de Jonas, continua sans se formaliser d'appliquer sur son visage le tampon humide de sa manche. Jonas, qui s'était mis à la scruter avec curiosité, lui demanda:

– Pourquoi est-ce que ton oeil et ta joue sont aussi bizarres?

– Tu ferais mieux de partir à la recherche de ton mouton, esquivait Mounia. Il doit être loin maintenant, et ce n'est pas en restant ici que tu vas le retrouver.

– Je n'ai pas besoin de me lever pour trouver le mouton, dit Jonas en prenant un air solennel. Je le tiens déjà dans ma main. Est-ce que tu veux voir ? Et il lui tendit le rouleau qu'il tenait. – Regarde. Vas-y, déroule. Qu'est-ce que tu vois?

Mounia déroula la toile et vit qu'il y était peint un paysage. Après l'avoir scrutée un instant, elle répondit:

– Je vois un arbre, un ruisseau, un sentier de terre.

– Oui, moi aussi je vois tout ça. Mais ne vois-tu rien de plus?

– Plus loin, il y a une maison de pierre.

– Quoi d'autre?

– Des fleurs dans un champ.

– Mais encore.

– De l'herbe ?

Il soupira:

– Il y a un mouton.

Elle regarda encore.

– Non, tu te trompes. Il n'y a pas de mouton.

Jonas éclata d'un rire interminable.

– C'est le but du jeu. Il faut trouver un mouton que l'on ne voit pas. C'est un mouton très spécial et un peu peureux qui est caché dans l'image. Je crois qu'il a peur du loup. Les moutons, il faut toujours que

cela ait peur d'un loup ou de quelque chose du genre. En l'occurrence, ce doit être particulièrement effrayant parce que je le cherche depuis hier.

Mounia contempla encore la toile. Lorsqu'elle en leva les yeux, elle vit que Jonas l'observait avec attention.

– Qu'est-ce que tu as fait à ton visage?

Mounia eut une petite hésitation avant de répondre.

– C'est, dit-elle, une petite blessure, ce n'est pas très grave. Mais le soleil brûle. C'est à cause de la sueur. C'est pour cela que je mets de l'eau dessus.

– Le soleil ne brûle pas. Il brille.

Mounia sourit tristement.

– Oui, tu as raison. Mais pour moi, aujourd'hui, il brûle.

Jonas s'adressa à l'oiseau qui n'avait pas quitté son épaule.

– Tu entends ce que j'entends, Pasqualino? Notre amie sent que le soleil la brûle. Après tout, il ne suffit que de demander. Si on l'en priait avec quelque révérence, sans aucun doute consentirait-il à moins la brûler. Qu'est-ce que tu en dis?

– Jonas, cela me fait réellement souffrir et toi, tu plaisantes.

– Je ne plaisante pas, dit-il en la regardant dans les yeux. Jamais je ne plaisante.

Il saisit alors l'oiseau et, l'ayant élevé sur la paume de sa main ouverte, prononça de sa voix douce la chose suivante:

Sur un visage de la lumière

Une obscure brûlure fait ombrage.

Rouge la plaie sur la joue.

Rouge la braise dans le coeur.

*Mais c'est en l'ardeur blanche de l'aurore
Quand s'est tu l'air sombre de la nuit,
Que la perle humide sur sa lèvre,
Étincelle de rosée, resplendit de sa fraîcheur.*

L'oiseau s'envola à l'instant même où il se tut. Mounia en suivit longtemps le vol du regard. Lorsqu'elle ne distingua plus rien dans le ciel, elle baissa les yeux et vit que de la pierre où il était, Jonas avait disparu. Elle regarda autour d'elle et, l'ayant aperçu qui s'éloignait, le héla:

– Attends, où vas-tu?

– Je suis fatigué de parler. Je m'en vais arpenter le silence du coeur du bois. Parfois on le trouve qui se tient à l'orée du sentier.

– Tu oublies ton image.

– Elle est à toi. Mais n'y cherche pas le mouton. Laisse-le apparaître. Et il disparut, happé par le détour du chemin.

Pautrel était ce qu'on appelle un enfant du pays. Âgé d'une quarantaine d'années, il était doté d'une carure de tailleur de pierres et d'un oeil perçant. Il ne parlait pas. Il grinçait. Dire qu'il avait le regard aiguisé ne signifie pas que sa vision était nette, car il avait la vue plutôt basse, mais que tout être ou toute chose sur laquelle son attention se fixait semblait systématiquement à ses yeux suspect de quelque chose. Pautrel, une fois qu'il avait mordu, ne lâchait pas. Tant et si bien que son regard avait fini par prendre ce caractère acéré, non de la pointe d'un clou, mais du filet de la vis. Ceci était cependant uniquement le cas lorsque son attention était concentrée. Lorsqu'elle ne l'était pas, son air prenait un aspect hagard, tout ce qui l'entourait paraissant alors

purement et simplement rayé de son décompte personnel des choses existantes. Concernant le timbre de sa voix, la façon la plus imagée de le décrire réside en une expression que l'on réserve en principe au mauvais vin: il rayait les vitres. Pourtant, même silencieux, Pautrel continuait à donner l'impression d'émettre le grincement sinistre d'une porte qui s'entrebâille. Sa voix n'était que la réalisation sonore de quelque chose de plus intérieur, qui était ancré en lui, et qui tentait de se dégager en permanence. Dans l'ensemble, de tout ce qui émanait de l'imposante stature de sa personne, ce qui prédominait était moins le net sentiment de sa force qu'une diffuse impression de violence mal contenue. Pautrel n'impressionnait pas. Il glaçait. Une bohémienne, à qui il aurait refusé autrefois la lecture de sa main d'une façon qu'elle a sans doute jugée un peu abrupte, lui aurait dit:

– Le trouble que je vois stagner en ton cœur ressemble à un lac de vase.

Comme il l'a été mentionné, Pautrel est né à Purmerand. Mais il n'y avait pas toujours demeuré. Alors qu'il était âgé d'une trentaine d'années, ne connaissant aucun métier particulier, il l'avait quitté pour aller séjourner en un pays musulman, où il aurait exercé le commerce de tapis nomades. Il aurait durant cette activité eu pour médiateur et interprète un associé qui, pour y avoir grandi, connaissait de ce pays les artisans, les revendeurs, les commerçants, l'administration, ses intermédiaires et tous les contacts nécessaires à la bonne marche de l'affaire. Puis, cinq ans après son départ, Pautrel était revenu au village. Ce que l'on savait était qu'il avait décidé de revenir au pays après que cet associé fût mort, frappé dans la fleur de l'âge par une vipère heurtante, et qu'il avait pris en chemin une ravissante tisserande persane pour honorable épouse. Celle-ci s'était alors aussitôt vue attelée à la tâche: elle fabriqua les tapis qu'il vendit au marché local. On racontait

qu'avant son retour, il aurait eu des démêlés avec la justice concernant la mort de son ancien associé. L'expression juridique de *non-assistance à personne en danger* a été évoquée. Mais un non-lieu aurait été prononcé. Pautrel parlant peu de lui, et l'une des rares choses qu'il disait sur ce qui avait été son pays d'accueil étant qu'il était «*rempli de bêtes sauvages et de calomniateurs*», il était extrêmement difficile, parmi tout ce qui circulait à son sujet, de discerner ce qui était réellement fondé de ce qui relevait de la simple légende. L'une de ces rumeurs, probablement fausse, prétendait que Pautrel ne devait la prononciation de ce non-lieu qu'au bâclage d'une enquête mal menée.

C'était le crépuscule. Dans l'odeur des fleurs, rythmé par l'écoulement de l'eau, le bourdonnement d'insectes s'alliait au bruissement des feuilles environnantes. Tout frémissait autour de la fontaine de l'Eau-Vive, que gagnait l'ombre grandissante. Tout participait au chant de la forêt. Auréolée de parfum, Mounia était assise sur une pierre. Elle se trouvait là depuis sa rencontre du matin, absorbée par quelque chose qui était posé sur ses genoux. Elle ne semblait pas percevoir l'accordage de la nature qui œuvrait autour d'elle. Soudain elle eut un choc, et leva les yeux. Elle regarda droit devant, paraissant y discerner quelque chose. Elle avait l'air d'un de ces penseurs qui, après avoir longuement recherché la solution d'un problème, en ont la subite intuition et tentent, avant qu'elle ne fuie à nouveau, de l'appriivoiser en la fixant du regard. Puis elle se replongea dans ce qui l'avait absorbé. Et quelqu'un qui se serait trouvé en cet instant à ses côtés eût, davantage qu'il ne l'eût entendu, pu lire sur ses lèvres ce simple mot:

– Oui.

Brusquement, elle réalisa que la journée avait passé. Elle se leva précipitamment, en laissant tomber ce qui était posé sur ses genoux, puis sans prendre le temps de le ramasser, s'en fut en courant dans la direction du village; ce qu'elle avait abandonné, une pièce de toile peinte, était si léger que le vent l'emporta.

Lorsqu'on suivait la route à l'entrée de Purmerand, on longeait la rivière jusqu'au centre du village. Ayant dépassé celui-ci, les deux se séparaient: la rivière suivait son lit; la route attaquait la montée. C'est en haut de celle-ci, entourée d'un jardin en friche, lui-même entouré d'une grille de fer, qu'on trouvait la maison de Pautrel. Dans cette grille, il y avait deux portes: l'une qui menait à la route, l'autre à la voisine. La propriété était privée, mais en passant par la seconde porte, on avait le droit d'y pénétrer afin de puiser l'eau du puits qui s'y trouvait. Ce droit, qui s'appelait le droit de passage, ne favorisait pas la relation de leur bon voisinage.

La voisine de Pautrel était appelée la veuve Margot. Son mari était sorti une fois, il y a longtemps, à grands fracas de la maison. Elle avait pensé ne jamais le revoir; on le retrouva dans la rivière. On disait dans le village qu'elle ne serait jamais parvenue à faire son deuil. Elle passait pour aigrie. On disait aussi que c'était elle qui l'aurait un peu poussé au suicide.

Ce soir-là, la veuve Margot était occupée à tirer de l'eau du puits de son jardin, et accompagnait, à chaque tour de manivelle, le grincement émis par un juron qu'elle semblait adresser directement au fond du trou. Lorsqu'elle aperçut le seau, elle se pencha pour le saisir, et entendit une voix qui l'appelait doucement.

– Madame.

Elle releva la tête du puits, et reconnut entre les deux montants le visage de Mounia.

– Mais c’est la Pautrelle que voilà. Qu’est-ce qui te ramènes par là?

– Je vous en prie, pourriez-vous me venir en aide? Je devais chercher la laine aujourd’hui. Je n’ai pas pu y aller. Mon homme sera furieux.

– Et que veux-tu que j’y fasse, si tu n’as pas de laine? Je n’en ai pas à vendre.

– Si vous pouviez lui parler.

– Lui dire que tu n’as pas fait ce que tu avais à faire. Tiens donc! Et pourquoi est-ce que tu n’irais pas lui dire toi-même?

– Je vous en prie. Quand il est furieux, on ne peut plus rien lui dire. La veuve la regarda avec un sourire difforme.

– Ton homme va t’arranger le portrait, ma toute belle. Ne vas pas le nier, tout se sait. Elle pivota son corps massif en direction des autres maisons du village, et clama après un silence: – tout se sait, tout se voit, tout s’entend. Ne vas pas te plaindre, ce serait inutile. Et t’a-t-il dit, ton mari, pourquoi il te va seulement te l’arranger, le portrait?

Mounia était déconcertée par la réaction de la veuve. Elle avait un mauvais pressentiment et l’envie de partir. Cependant, comme elle ne connaissait pas d’autre endroit où se rendre, elle dit:

– Moi, mon homme me frappera. Vous, il vous écouterà. Lorsque j’habitais encore dans mon pays, un jour que je cuisais le pain, je l’ai fait brûler. Mon père m’a tellement frappée que je serais morte si une tante ne l’avait pas arrêté. Il ne lui a suffi que d’un geste, et à peine une parole. Les hommes ne sont pas inflexibles. Les femmes qui sont leurs aînées parviennent à les infléchir. Je vous en supplie, même si je ne vous connais pas. Vous ressemblez tellement à ma tante. Il vous écouterà si vous allez lui parler.

— Ah ça! vas-tu répondre? aboya la veuve. Je t'ai demandé si tu sais bien pourquoi c'est qu'il te va te l'arranger, le portrait.

— Non, je ne sais pas pourquoi, dit Mounia effrayée.

— N'oublie jamais ça: s'il ne sait pas pourquoi, toi tu le sais très bien. Et maintenant, viens avec moi. Je vais t'accompagner. La voix de Mounia refléta la lueur d'un espoir:

— Oh, je vous remercie tellement.

Lorsqu'elles furent arrivées devant la porte qui séparait les deux jardins, la veuve ouvrit, et dit:

— Passe.

Mounia entra, et entendit la porte se refermer sur elle. La Margot, que Mounia regardait sans comprendre à travers les barreaux de fer forgé, étendait le bras au loin.

— Est-ce que tu vois cette rivière là-bas?

— Madame, dit doucement Mounia.

— Avant de te laisser, je voudrais être sûre que toute cette eau ne te fasse pas tourner la tête. Par ici, nous n'aimons pas beaucoup ce genre de farce.

— Madame.

— Ne crois pas pouvoir t'enfuir. Ni par là, ni ailleurs. Si ta vie doit être prise, ce sera par la main de ton homme peut-être, et — levant les yeux au ciel en faisant le signe de croix — par la volonté du Seigneur sûrement. Mais par la tienne, que non point.

— Madame, répéta Mounia d'une voix désespérée.

Pour la première fois, la veuve Margot regarda Mounia en face:

— Va rejoindre ton Pautrel. Je n'ai rien à lui dire.

— Madame, dit Mounia en la suppliant. Vous ne venez pas?

La veuve parut subitement ébranlée, et détourna le regard en direction de la porte de la maison. Elle fit mine de partir, puis se ravisa. Elle dit alors lentement:

– Non. Je ne peux strictement rien, je suis comme toi, je suis navrée.

Et tu es seule.

Lorsque Mounia poussa la porte, elle ne vit personne dans la pénombre de la pièce. À peine rassurée, elle fit un pas en avant et, sans qu'elle n'ait rien vu venir, entendit la voix de Pautrel qui rugissait:

– Ferme immédiatement cette porte!

En même temps, elle se sentit tirée en avant avec une telle force qu'elle s'en fut rouler jusqu'au pied du mur opposé. Pautrel avait refermé la porte de toute la masse de son corps, puis s'était accroupi au centre de la pièce, les coudes posés sur ses genoux, le menton posé sur ses poings, dans l'immobilité du marbre. Sa respiration émettait le son d'un soufflet de forge. Mounia se redressa lentement. Elle n'osait pas parler. Elle osait à peine bouger. Elle attendait. Hormis la rudesse avec laquelle il l'avait tirée dans la maison, Pautrel ne semblait pas en proie à la même frénésie que lorsqu'il était saisi d'une crise ordinaire. Cela n'en était que plus inquiétant: il ne pouvait s'agir que d'un sursis. Elle était arrivée en retard, et il ne semblait pas même vouloir en connaître la raison. À l'ordinaire, il l'aurait soumise à la question en commençant par la frapper. Puis il l'aurait interrogée. Puis il l'aurait frappée encore sans se soucier de la réponse. Elle s'attendait à le voir fou furieux; elle lui trouva la tranquillité d'un dément. Pour ce qu'ils avaient de connu, les cris et les coups l'eussent rassurée en regard. Pautrel ni ne la questionnait, ni ne la battait. Cette accalmie annonçait quelque chose de terrible. Ne plus accorder d'importance de savoir d'où elle venait, ne plus se donner la peine de la soupçonner, c'était la condamner. Il y avait une sinistre attention en cette absence de harcèlement, quelque

chose de la lugubre considération que l'on accorde à celui que le pire attend. Ce manque de violence, elle le ressentait comme l'égard d'un bourreau qui la laisserait prononcer son ultime volonté. Et l'unique désir de Mounia à ce moment était que Pautrel dise quelque chose; ce calme plat était la froide patience de la mort qui attend son heure. Après une attente insoutenable, elle finit par lâcher:

– Ton silence est effrayant.

Pautrel tourna lentement la tête dans sa direction. Son visage était blême, sillonné de ses traits distordus. Il était épouvantable. Le grincement monocorde de sa voix retentit:

– Tu ne rouvriras pas cette porte.

Cette parole était la sentence redoutée. Elle résonnait en s'amplifiant dans la tête de Mounia, terrorisée. Elle se courba vers sol, attendant l'éternité, ployée sous la résignation. Dans cette posture, elle entendit alors la sourde lamentation d'une voix d'outre-tombe qui s'élevait. C'était la voix de Pautrel. Sans sembler s'adresser à quiconque d'autre que lui-même, il murmurait.

– Je ne voulais pas sa mort. Il m'a traité de bon à rien. C'était pour lui montrer que je l'ai frappé. Juste pour lui montrer. Et ce lâche était muni d'un couteau qu'il cachait. Ce lâche avait besoin d'un couteau pour oser m'insulter. Dire que je n'étais rien.

Mounia releva lentement la tête, et vit que Pautrel fixait le sol des yeux.

– C'était une bête atroce que celle qui lui a sauté dessus. Il hurlait, se débattait. Nous étions dans le sable du désert, mais je pouvais le ramener. Je lui ai dit que sans moi il mourrait. Je l'ai prié de me demander pardon. Gentiment. Mais il ne voulait pas répondre. J'avais beau le lui hurler, il ne voulait pas entendre. Il ne savait que crier. Alors pour le convaincre, je suis parti. Est-ce ma faute s'il refusait que je lui pardonne?

Mounia observait Pautrel. Ce qu'elle voyait la stupéfiait. Il se tenait le visage dans les mains, et n'avait presque pas bougé. Mais quelque chose dans son rehaussement d'épaules, dans l'arrondi de son dos, dans l'inclinaison de sa tête était clairement lisible. Ce que Mounia voyait était tout simplement de la peur. Non seulement elle voyait Pautrel pour la première fois avoir peur, mais cette peur semblait dépasser en intensité tout ce qu'elle-même avait jamais éprouvé en face de lui. Il se remit à parler.

– Et elles étaient partout qui m'observaient. Elles rampaient sur la terre, elles descendaient des arbres, nageaient dans l'eau, hantaient les cachettes souterraines dans lesquelles je voulais me réfugier. De partout elles surgissaient malgré leur absence de membres. Il regarda Mounia, et dit avec une singulière douceur: – sais-tu qu'elles engloutissent leurs proies d'un seul tenant? Il fallait bien que je fuie. Puis il tourna la tête en direction de la porte.

– Ce matin je l'ai reconnue, elle m'a retrouvé. C'est dans le jardin qu'elle m'attend. Elle y fixe le monde de son œil à jamais ouvert. Je peux la voir d'ici. Souvent, la nuit, j'entends encore l'appel de sa voix. J'entends parfois des bruits. Et toujours cette même voix.

– Mais qui?

– La vipère.

Il se tut. Mounia ne comprenait rien à ce qu'elle venait d'entendre. Tout ce qu'elle en saisissait était que Pautrel avait vu un serpent dans le jardin et que, grâce à cela, il n'avait pas remarqué son retard. Ce point seul lui importait. Elle éprouvait l'envie de sortir, et se leva. Doucement, elle se dirigea vers la porte. La voix de Pautrel l'arrêta brusquement.

– Où vas-tu?

– J'ai besoin de respirer un peu d'air frais.

– Je t'ai dit de ne pas ouvrir cette porte.

— Mais je ne l'ai pas ouverte.

Alors, comme un ressort, Pautrel se détendit. En un bond, il fut sur elle. Comme un ressort qui se décharge, Pautrel se déchaîna. Il la frappa. Et plus il frappait, plus sa furie augmentait. Ce n'était pas de la violence. C'était de l'acharnement. Les coups se succédaient. Ils semblaient inépuisables. Puis Pautrel se calma subitement.

Et il la regarda.

Il se calma comme toute tempête qui finit: en contemplant ce qu'il avait fait. Et ce qu'il vit lui fit demander pardon. Tout doucement. Il joignit le geste à la parole: il demanda pardon en caressant doucement ce qu'il venait de meurtrir. Avec extrême délicatesse. Afin de n'être pas gêné par les vêtements dans les soins qu'il tentait de prodiguer, délicatement, il les lui ôta. Très délicatement. Puis il la viola. Pautrel viola son épouse légitime en cela qu'elle se laissa faire afin de n'être pas battue à nouveau.

Il faisait encore nuit. Pautrel émergeait des vapeurs du sommeil d'ivresse dans lequel il avait sombré à même le sol quelques heures plus tôt. La première chose qu'il vit fut Mounia, qui se tenait face à la fenêtre. Elle était debout. Lorsqu'elle remarqua qu'il s'éveillait, elle se tourna tranquillement vers lui, et le fixa, observant chacun de ses gestes. Pautrel se leva laborieusement, et s'assit à table. Là, il se frotta le visage, massa ses paupières gonflées et, dans un bâillement, dit de sa bouche pâteuse:

— Je veux du vin.

Mounia s'approcha. Lorsqu'elle fut près de la table, elle dit:

– Tu sais, je suis sortie pendant que tu dormais encore.

– Je t'ai demandé à boire.

– J'ai trouvé étrange ce que tu m'as raconté de ce serpent. Je n'ai jamais vu de vipère dans ce pays. Ce n'est pas le genre d'endroit où l'on en trouve.

Pautrel, se réveillant subitement, frappa la table.

– Je t'ai dit que je t'ai demandé à boire!

– Je suis sortie, juste pour voir à quoi il ressemblait. Histoire d'en avoir le cœur net. Il saisit un verre qui se trouvait devant lui, et le fit éclater contre le mur en criant.

– Vas-tu te taire?

– Je l'ai trouvé. Je te l'ai ramené.

Pautrel eut un mouvement de recul qui buta contre le dossier de la chaise.

– Comment? bredouilla-t-il.

– Comme cela.

Mounia plongea la main dans un panier qu'il n'avait pas remarqué, et lui jeta au visage la corde qui s'y trouvait. Pautrel n'eût que le temps de lancer ses mains en avant et, emporté par l'épouvante, hurlant, gesticulant, dans le fracas de sa chaise et le vacarme qu'il produisait, tomba à la renverse en proie à quelque animal imaginé. Cette corde était tout ce que Mounia avait trouvé dans le jardin. En silence, elle s'assit, et observa Pautrel qui roulait sur le sol en se démenant, qui bataillait comme un diable, se ligotant dans sa propre contorsion. Agité de secousses et de soubresauts divers, ce qu'il prenait pour les affres de la mort n'étaient que les spasmes de sa terreur. Il prêtait par sa propre gesticulation vie à un ennemi inexistant. Il se débattait contre lui-même. Il continua ainsi durant un certain temps, puis finit par s'arrêter. Lorsque tout fut terminé, Mounia se leva, alla dans la

pièce voisine, et en revint avec, à la main, une couverture qu'elle dépla sur la table. Elle rassembla tout ce qu'elle trouva comme nourriture et comme argent dans la maison. Il y avait là une bourse pleine, un pain, un cristal de sel et deux oignons. Elle les disposa sur la table et commença à partager soigneusement le tout en deux parties égales. Ce faisant, elle s'adressa à Pautrel, qui était demeuré sur le sol, tremblant, totalement épuisé et vaguement haletant.

– Connais-tu ce jeu qui consiste à trouver dans une image le mouton qui s'y serait caché de peur qu'on ne l'y découvre? C'est un jeu un peu particulier et très intéressant. On ne trouve pas tout de suite. D'abord on cherche et l'on ne voit pas. Puis il apparaît, caché dans le feuillage. Alors vient le plus étonnant. Une fois qu'on l'a trouvé, on réalise qu'il devient impossible de ne plus le voir. On a beau essayer, on n'y parvient pas. On essaie de se fixer sur les autres parties de l'image, on détourne le regard sur l'arbre qui l'entoure, sur la rivière qui passe au devant ou sur la maison située très loin derrière. Le mouton reste là, planté dans l'image comme un pieu. Une fois qu'on l'a trouvé, il ne reste de ce jeu que l'évidence. Et l'unique question: pourquoi a-t-il fallu tout ce temps? On se dit qu'il n'y avait pourtant rien de difficile, qu'il suffisait d'ouvrir les yeux et de les poser au bon endroit.

Elle déposa la moitié des pièces d'argent, du cristal de sel, et de la nourriture sur la couverture, puis ajouta avec tranquillité:

– Le mouton de ce jeu te ressemble un peu, Pautrel.

Elle ramassa la corde qui gisait à son côté, et rassembla les quatre coins de la couverture, qu'elle lia. Le nœud qu'elle venait de faire était le symbole de sa délivrance, et cette délivrance — ô sublime ironie —, elle la devait à une corde. Son ballot à l'épaule, elle traversa la pièce en direction de la porte. Puis au moment de poser la main sur la poignée, elle hésita, se retourna. Elle contempla la pièce, et posa longuement son regard sombre sur chaque objet de ce qui, finalement, était aussi

sa maison. Lorsqu'elle s'en sentit enfin prête, elle ouvrit la porte. À cet instant, elle entendit Pautrel, dans un souffle, dire derrière elle:

– Dieu. Comme j'ai froid.

Mounia sortit et prit la direction du chemin des Fontaines. C'était l'heure du petit jour. Lorsqu'elle arriva sur la butte qui surplombait le village, elle s'arrêta. Il y avait là quelque chose qui retenait son attention; pas un bruit ne s'élevait, il n'y avait pas un frémissement. L'absence de tout ce qu'elle avait connu jusque-là était absolue. Tout était immobile. Elle se trouvait au cœur de l'absence. Tout-à-coup, le silence éclata: un fleuve de lumière inonda le ciel et la terre. D'une profonde inspiration, Mounia huma l'air encore chargé des parfums de la nuit. Le monde s'illuminait; elle sourit au jour naissant. Ce sourire était celui du resplendissement de l'étendue. Ce sourire, c'était celui du soleil même.

Et il s'adressait au soleil.

Après une immobilité qui aurait pu durer un siècle, la vie retrouvait son cours, et le temps son droit. Peu de choses avaient changé en définitive; seule la perception qu'elle en avait s'était modifiée. Mounia se mit en route. Et elle sentait, encore confusément, que sa démarche désormais serait *orientée*.